

[Menton - début février 1889]

Mon bien cher ami,

Enfin ! Mais d'abord pardonnez-moi mon si long et si stupide silence. Tous les jours, je me disais : "Ah ! il faut que j'écrive à Monet." Et puis je me mettais au travail², et je m'irritais, je m'agaçais, je m'emportais contre mon imbécilité [*sic*], et finalement la journée de passer, à la recherche des phrases et des idées, sans que je vous eusse écrit. Ah ! quel terrible moment que celui de l'enfantement d'un livre ! Cela vous prend tout votre temps, vos amis, votre santé ! Et quel atroce martyre, cette certitude où l'on est de ne rien faire qui vaille, le supplice de voir de si belles choses au-dessus de soi, et de ne pouvoir les saisir³. Je fais un livre, d'une difficulté peut-être insurmontable pour un homme de génie. Or vous pensez ce que cela doit être pour moi. C'est le roman d'un enfant. Je prends l'enfant à onze ans, et je le lâche à 17, l'âge auquel il meurt, et je mets 400 pages à décrire cette âme en face de l'éducation, en face du balbutiement de sa personnalité, laissant voir, par des aspirations confuses, incertaines, des élans spontanés, l'homme qu'il fût devenu plus tard. Cela m'avait longtemps tenté. Je m'étais dit : "Combien de grands artistes, de grands poètes meurent à 17 ans et sont perdus pour nous". Enfin je travaille énormément, sans avancer beaucoup, car je rature, je recommence, je reprends sans cesse les chapitres. C'est une infernale vie⁴ ! Naturellement, je ne fais pas de peinture, et c'est ce qui me navre le plus. Et puis qu'est-ce que vous voulez que je peigne, en présence de cette admirable lumière que vous seul pouvez rendre⁵.

Dites-moi donc quand aura lieu votre exposition⁶. Et quelles toiles commues de moi, vous exposez ! Je veux vous faire un article dans *Le Figaro*⁷. C'est pourquoi j'ai différé celui de *L'Écho de Paris*⁸. Je suis en ce moment au mieux avec Magnard, qui me comble d'éloges et d'amitiés⁹, et je veux au moins en profiter, pour que cela serve à quelque chose de bon.

Je n'ai encore rien reçu de Whistler¹⁰. Ce que vous me dites de lui est bien amusant, et le gonflement de la personnalité de Whistler est aussi très comique. Il y a un fond de snob enragé dans ce grand artiste. Mais qui du gros Stott ou du maigre Whistler a reçu les coups¹¹ ?

Non, j'ignorais la maladie du pauvre Renoir¹². Que cela est triste et le malheur s'acharne sur ce pitoyable garçon. Envoyez-moi donc son adresse. Mais a-t-il de quoi vivre ? Mettez-moi un peu au courant de sa situation¹³.

Et dire que je n'ai pas encore écrit à Rodin, depuis mon arrivée ici ! Il doit m'en vouloir. Mais aussi, je deviens fou. Et je crois bien que c'est le dernier livre que je ferai. Ça donne trop de souffrance.

Raffaëlli m'a écrit une des plus extraordinaires lettres qui se puissent imaginer. Il s'excuse d'avoir accepté la croix¹⁴, par ce motif que "ça lui permettra désormais de faire de la peinture honorable¹⁵." Et il me comble de conseils comme ceux-ci : "Je vous conseille de faire de la peinture à peine appuyée et d'écrire des romans dont on ne comprendra que le sens¹⁶." Décidément, c'est le pire des idiots¹⁷.

Excuser le laconisme de ma lettre. Mais je suis en train de faire violer un enfant par un jésuite¹⁸, et cela me tarabuste. Je veux vous dire seulement que je vous aime toujours, que je pense à vous. Et comment ne pas penser à vous, dans ce pays que vous avez si splendidement exprimé, où je retrouve, à chaque pas, dans l'émerveillement de la nature, l'émerveillement de vos toiles. Et dire que tout cela s'en va en Amérique¹⁹ ! Ah ! les infâmes brutes que les Français !

Veuillez me rappeler au souvenir de M^{de} Hoschedé et garder pour vous la bonne poignée de mains que je mets ici, sous l'enveloppe.

Amitiés chères.

Octave Mirbeau
Casa Carola, Menton

Collection M^{me} Giordanengo. De larges extraits dans les *Cahiers d'aujourd'hui*, n° 9, 1922, pp. 166-167.
Correspondance avec Claude Monet, pp. 72-73.

1 La lettre de Monet, ainsi accueillie, n'a pas été retrouvée.

2 Mirbeau travaille à *Sébastien Roch*.

3 Mirbeau évoquera ce "supplice" dans son roman *Dans le ciel*, qu'il entamera trois ans plus tard.

4 Monet mène aussi une "infernale vie". Le 12 février, il se plaint auprès du peintre Georges Jeannot : "Par cet horrible temps, il est si difficile de travailler [...]. Il me faut un fier courage pour toujours faire cette chasse et toujours lutter avec les effets et avec le temps. Ça m'enrage par instants"... (catalogue Les Autographes, n° 70, février 1996).

5 Dans son article du 10 mars sur "Claude Monet", dans *Le Figaro*, Mirbeau écrira : "Il a tout exprimé, même les fugitifs effets de lumière" (*Combats esthétiques*, tome I, p. 357).

6 Elle aura lieu en mars 1889 chez Bousod-Valadon.

7 Mirbeau n'y rendra pas compte de l'exposition — et pour cause — et présentera plus généralement les caractéristiques de l'œuvre de Monet, qui a tout saisi, "même l'insaisissable", et tout exprimé, "même l'inexprimable". Il insistera sur "son implacable harmonie", qui ne laisse aucune place "au hasard de l'inspiration" et qui, en respectant "les lois atmosphériques", finit par donner "l'illusion complète de la vie" : "L'art disparaît, s'efface, et nous ne nous trouvons plus qu'en présence de la nature vivante complètement conquise et domptée par ce miraculeux peintre" (*Combats esthétiques*, t. I, p. 358)

8 Aucun article sur Monet ne paraîtra dans *L'Écho de Paris*.

9 Francis Magnard a probablement apprécié les deux articles de Mirbeau dénonçant le danger boulangiste : "Le Mécontentement", le 9 janvier, et "L'Avenir", le 5 février.

10 À la fin du mois de janvier, Monet a signalé au peintre américain que Mirbeau séjournait dans le Midi jusqu'au mois de mai et lui a donné son adresse à Menton, en espérant qu'ils pourraient se retrouver tous les trois à Paris en mai (Wildenstein, t. III, p. 239). Dans sa lettre du début février, Monet a sans doute annoncé à Mirbeau qu'il allait probablement recevoir un de ces jours une lettre de Whistler.

11 Au cours d'une algarade qui les a opposés le 3 janvier, dans une salle du *Beefsteack Club* de Londres, le peintre William Stott a insulté Whistler, qui l'a alors souffleté et menacé d'un duel ; ce que voyant, Stott a préféré gagner la France.

12 Auguste Renoir a attrapé froid en décembre 1888, alors qu'il "paysann[ait] en Champagne", et il souffre d'une "paralysie faciale". Deux mois plus tard, il ira mieux, mais les douleurs rhumatismales subsisteront toujours et feront de ses dernières années un véritable supplice.

13 La situation financière de Renoir est encore précaire.

14 Il a été "décoré", si l'on ose dire, de la croix de la Légion dite "d'Honneur", dans la fournée du 1^{er} janvier 1889. Voir la précédente lettre de Mirbeau à Raffaëlli.

15 Raffaëlli explicite sa pensée dans sa lettre de remerciement, adressée dès le 2 janvier au ministre Édouard Lockroy : "Le public ne s'y connaît pas en peinture, et il ne paie que lorsque les artistes ont obtenu des sortes de brevets : les médailles et les décorations" (catalogue Castaing, décembre 1988). Pour Mirbeau, c'est une preuve de vanité dérisoire que de s'intéresser à ce type de hochets.

16 Raffaëlli a écrit "comprendrait" (voir la *Correspondance* Raffaëlli-Mirbeau, p. 56). Mirbeau citait déjà cette phrase dans sa lettre à Gustave Geffroy du 19 janvier (n° 601), mais il ne l'accompagnait d'aucun commentaire désobligeant, ne voulant pas blesser son ami. Il se gêne moins avec Monet, qui n'aime et n'apprécie guère Raffaëlli.

17 Cela n'empêchera pas Mirbeau d'être bienveillant pour lui dans son article du 28 mai sur *Les Types de Paris*, dans *L'Écho de Paris* (*Combats esthétiques*, t. I, pp. 366-371).

18 Au chapitre V du premier livre de *Sébastien Roch*, le naïf Sébastien est violé dans la chambre du père de Kern après avoir été séduit et "chloroformé d'idéal". Mais le viol *stricto sensu* n'est pas décrit : le récit est remplacé par une ligne de points, comme dans *L'Écuyère*, roman "nègre" publié en 1882 sous la signature d'Alain Bauquenne..

19 Toutes les toiles de Monet peintes à Antibes ont en effet été vendues à des Américains. Dès 1882, dans une chronique de *Paris-Journal* parue le 20 mai et intitulée "Tout à l'Amérique", Mirbeau déplorait que tant d'œuvres d'art soient achetées par Vanderbilt et ses émules, aux fortunes desquels "s'attachent des histoires scandaleuses de vols, des légendes de crimes, ou tout au moins des racontars louches" (*Combats esthétiques*, t. I, pp. 48-51).